

Lyon est la cité des charmantes merveilles  
 Au teint d'Iris pareilles,  
 Filles d'un art ingénieux ;  
 Ses paisibles chercheurs y consacrent leurs veilles,  
 Bien loin des hasards périlleux.

Cependant on les vit, au temps de nos alarmes,  
 De redoutables armes  
 Charger leurs bras vengeurs ;  
 Laver tes maints affronts, France, sécher tes larmes  
 Dans les plis d'un drapeau vainqueur.

Elle a su préserver, en ce temps de naufrages,  
 La foi des premiers âges  
 Et le suprême espoir,  
 Ports, objectifs divins, non pas trompeurs mirages  
 Fuyant le nocher vers le soir.

Aux horizons lointains de cette foi si belle  
 La vérité nouvelle  
 Luit, astre éblouissant.  
 Le peuple y suit l'étoile, et sa route mortelle  
 En pacifique conquérant.

Grands saints, sages, héros te doivent la naissance ;  
 Tu nourris l'humble enfance  
 De l'homme de labeur ;  
 Mais du souffle inspiré connais-tu la puissance ?  
 As-tu senti battre son cœur ?

Soulary, sur tes bords, retrouve le Permesse,  
 Et la divine ivresse  
 Du sublime et sacré vallon ;  
 Il a la forte sève et l'ardente jeunesse  
 Des plus nobles fils d'Apollon.

Sa Muse vagabonde, ou Bacchante ou Vestale  
 Chemine en ce dédale  
 Où notre humanité  
 Cherche, interroge et pleure. Ignorance fatale !  
 Génie, espoir, fragilité !...

Le sonnet enrichi d'une beauté suprême  
 Ose de Dieu lui-même  
 Chercher le sens profond.  
 Va, penseur, sous son œil, crois, désire, espère, aime,  
 Un père à son enfant répond.

E. B.